

CHAPITRE X.

CONCLUSION.

Nous venons de raconter ce qu'a fait le rationalisme allemand contre nos Saintes Écritures et l'influence néfaste qu'il exerce à l'heure présente dans tout le monde chrétien. La somme de travail exécutée par les exégètes d'outre-Rhin est immense. Eh bien ! le résultat obtenu est-il en proportion des efforts ? Non. La Bible a-t-elle cessé d'être un livre inspiré ? Non. Ils croient l'avoir découronné de son auréole divine ; ils se trompent. Dans la seconde partie de cet ouvrage nous montrerons combien leurs objections sont vaines et sans fondement, mais dès maintenant, après le simple exposé des faits, le lecteur peut bien conclure que si le nombre des ennemis de la révélation est plus grand qu'à certaines autres époques de l'histoire de l'Église, il n'est guère plus redoutable. Celui qui ne voit que les attaques présentes pourrait en être effrayé, mais celui qui a suivi les diverses phases de la lutte de l'erreur contre la vérité n'est ni surpris ni inquiet, parce qu'il a, avec les promesses du Sauveur, l'expérience des siècles passés. Depuis Apion et Celse jusqu'à M. Wellhausen et M. Renan, que d'ennemis ont porté la main sur les Écritures

pour en déchirer les pages sacrées ! Où sont-ils maintenant ? Où est le paganisme grec et romain ? Où sont les gnostiques ? Où sont les Manichéens, les Joachimites, les Averroïstes ? Où sont même aujourd'hui les protestants à la façon de Luther et de Calvin ? Ils sont passés et, dans cent ans, les Wellhausen et les Renan auront passé comme eux. Eichhorn a refoulé Reimarus, Strauss a supplanté Paulus, Baur et son école ont chassé Strauss, ceux de demain pousseront ceux d'aujourd'hui, comme le flot pousse le flot et le précipite dans les abîmes sans fond de l'Océan.

Quand l'empereur Julien s'attaquait au Christianisme par cette guerre de ruse et de violence qui porte son nom, et, qu'absent de l'empire, il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui demanda par dérision et avec toute l'insulte d'un succès déjà sûr, ce que faisait le Galiléen. Le chrétien répondit : *Il fait un cercueil*. Quelque temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait alors le Galiléen, ... il le fait toujours... Quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie, en disant à ses fidèles : *Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu*, le Galiléen faisait un cercueil, c'était le cercueil de [Voltaire]¹... Et aujourd'hui, en regardant l'Allema-

¹ Lacordaire dit : « c'était le cercueil de la monarchie française. » Nous pouvons dire exactement : c'était le cercueil de Voltaire, parce que, comme nous l'avons vu plus haut, p. 267, le chef des philosophes mourut vingt ans après avoir écrit les paroles impies qui viennent d'être citées.

gne agitée par les convulsions d'une science qui n'a plus de rives et dont vous venez de voir un si lamentable travail, nous pouvons dire avec autant de certitude que d'espérance : Le Galiléen fait un cercueil, et c'est le cercueil du rationalisme¹.

Malgré des noms divers et des couleurs changeantes, l'incrédulité est toujours la même dans le fond. Elle est par conséquent toujours aussi faible et aussi fragile. A toutes les époques de l'histoire que nous avons essayé de tracer, nous avons vu reparaître, en termes presque identiques, les mêmes difficultés. La foi de l'Église seule est demeurée ferme et stable. Toutes les recherches de l'érudition germanique, mise aujourd'hui au service de la liberté de penser, peuvent se diviser en deux parts : celle qui ressuscite les objections anciennes de Celse et de ses continuateurs dans tous les siècles, et celle qui avec un appareil philologique nouveau discute les textes et analyse les écrits sacrés, afin d'en nier l'authenticité. Dans cette discussion et dans cette analyse, tout n'est point faux ; il y a du bon grain au milieu de l'ivraie et l'Église travaille à recueillir le pur froment dans ses greniers. Ce qui reste, après ce triage, en dehors des objections séculaires dont plusieurs ont en effet besoin d'être éclaircies, ce n'est guère qu'illusions et rêveries qui se dissipent dès qu'on y regarde d'un peu près, sans préjugé et sans parti pris. Le vice radical de la critique

¹ Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, XLIII, *Œuvres*, 1877, t. IV, p. 210-211.



47. — Le spectre de Brocken, d'après M. Hane.

négative consiste à s'appuyer sur des hypothèses¹, non sur des faits, elle bâtit sur des fondements imaginaires et son œuvre n'est ainsi qu'une œuvre fantastique².

Lorsque les sommets du Hartz sont couverts de nuages agités par les vents, le paysan saxon y contemple avec surprise et terreur le spectre célèbre du Brocken (Fig. 47), et il attribue à ce fantôme une existence réelle, mais ce n'est qu'une vaine apparence : celui qui regarde le spectre le crée et il ne voit que sa propre image. Les hypothèses de la critique négative contre les Écritures n'ont pas plus de réalité que les visions du Brocken. Elle crée une histoire imaginaire, sans réalité ; elle prend pour des faits objectifs des conceptions purement subjectives. La méthode suivie par elle n'est qu'une méthode de divination.

Les rationalistes se moquent de ces devins du moyen

¹ « La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité ; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage, vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice si vanté va s'écrouler comme un rêve. Cette science est pareille à ces arcs de triomphe inachevés, dont on remplit les vides, en un moment, avec des toiles peintes, pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. » E. Quinet, *Allemagne et Italie*, XII, *Œuvres*, 1857, t. VI, p. 231.

² Contre la critique subjective, qui néglige les faits pour juger seulement d'après des principes philosophiques subjectifs et des impressions personnelles, voir Hengstenberg, *Authentic des Pentateuches*, Berlin, 1836, Prolegom., p. LXIV et suiv. ; O. Krabbe, *Vorlesungen über das Leben Jesu* (contre Strauss), in-8°, Hambourg, 1839, p. 19.

âge qui prétendaient découvrir les choses cachées, et en cela ils ont raison; mais ils s'accordent à eux-mêmes le don de seconde vue qu'ils refusent aux autres et sur ce point ils ont tort. La critique a les yeux perçants, soit; mais la portée en est limitée. Elle est, je le veux bien, un puissant télescope à l'aide duquel celui qui sait s'en servir peut voir des choses qui échappent à la vue du vulgaire; seulement convenez aussi que sa puissance a des bornes. Quand un astronome m'assure qu'armé de sa lunette il aperçoit des clairs et des ombres dans la lune, je le crois; quand il conclut de là qu'il y a dans cette planète des montagnes et des vallées, je le crois encore; si toutefois, poussant plus loin, il m'affirme qu'il y distingue des habitants, je ne le crois plus, car je sais que sa lunette, quelle qu'en soit la puissance, ne peut aller jusque-là. De même quand un savant me dit : La critique me fait reconnaître à tels et tels traits que ce livre est de telle époque, je conviens qu'elle est capable en certain cas d'en fournir la preuve. Mais quand il soutient qu'elle le met en état, à elle seule, de trancher toutes les questions d'authenticité et d'intégrité, et de découper, pour ainsi dire, un livre en morceaux et de nous dire : Ce verset est de tel auteur et de telle date, celui-là est de tel autre, je ne doute plus qu'il ne substitue son imagination à ce qu'il lui plaît d'appeler la critique et je récuse son autorité.

L'histoire s'appuie sur des témoignages, non sur des principes ou des idées préconçues. Les rationalistes d'aujourd'hui inventent une histoire sainte nouvelle avec des conceptions *a priori*. Ne pouvant la faire avec des

témoignages, parce qu'ils récusent ceux de l'Écriture, les seuls que nous possédions, ils en appellent à la raison et à la vraisemblance, et pour justifier les fictions qu'ils substituent aux récits sacrés, ils recourent à deux principes faux, savoir : 1° qu'il n'y a pas de surnaturel; 2° que tout se produit par évolution. Ils ne méritent donc aucune confiance. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de la théorie de l'évolution. Quant à la négation du surnaturel, nous l'avons déjà jugée dans l'Introduction. Puisque le surnaturel existe, le rationalisme croule. « Si le miracle a quelque réalité, avoue l'auteur de la *Vie de Jésus*, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs... A la base de toute discussion sur de pareilles matières est la question du surnaturel. Si le miracle et l'inspiration de certains livres sont choses réelles, notre méthode est détestable¹. » La critique négative ne procède donc pas historiquement, elle est guidée par des principes philosophiques et ces principes sont faux. Elle rejette sans raison les faits miraculeux et elle bâtit sur le sable mouvant des sophismes : ce qu'elle nous présente comme l'histoire critique de l'Ancien et du Nouveau Testament n'est qu'un roman historique, imaginé pour étayer un faux système.

Nous l'avons vu dans tout le cours de cette histoire, les incrédules, qui se glorifient d'être des esprits indépendants, affranchis de l'autorité de l'Église, sont en réalité les représentants d'une secte et les esclaves des erreurs de leur époque. Celse et Porphyre ont combattu

¹ E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., 1867, p. VI, IX.

les Écritures, parce qu'ils croyaient aux erreurs du paganisme; Paulus a attaqué les miracles, parce qu'il était imbu des idées de Kant; Strauss et Christian Baur ont nié l'authenticité du Nouveau Testament, parce qu'ils étaient hégéliens; M. Wellhausen enseigne que la religion et la littérature hébraïques se sont développées d'une manière graduelle et naturelle, parce qu'il est évolutionniste; M. Renan révoque tout en doute, parce qu'il est sceptique. Les uns et les autres n'ont donc pas abordé l'étude des Livres Saints sans arrière-pensée et sans parti pris; leur siège était déjà fait; ils avaient un système préconçu, des fins de non-recevoir bien arrêtées contre l'inspiration, contre les prophéties, contre les miracles, rejetant leur possibilité avant tout examen préalable, concluant ainsi à l'avance contre leur existence et cherchant ensuite après coup des arguments pour plier les faits à leurs théories. Tous ces soi-disant libres-penseurs soutiennent donc une thèse, ils défendent une doctrine philosophique et les raisons sur lesquelles ils s'appuient n'ont rien de commun avec les principes de la saine critique; ce ne sont pas, par conséquent, des critiques, ce sont des panthéistes, des pyrrhoniens, des athées; ils refusent de prêter l'oreille à la voix de la vérité et ils adhèrent à des fables : *A veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur*¹.

Mais s'il est vrai, comme il l'est en effet, que la plupart des griefs des rationalistes contre les Écritures

¹ II Tim., iv, 4.

soient purement imaginaires, d'où vient donc qu'ils produisent sur tant d'âmes une impression si profonde? Il y en a plusieurs causes. La première, c'est qu'il existe une affinité native entre certains esprits et l'incrédulité. Nous en avons rencontré plus d'un exemple dans le cours de cette histoire. Abélard était par nature et par tempérament l'homme du *sic et non*. Combien d'autres qui lui ressemblent! Ceux qui sont ainsi portés à douter de tout accueillent volontiers les doutes qu'on leur suggère. Il est si doux pour les âmes indolentes et paresseuses de s'endormir sur l'oreiller du scepticisme! Puis le scepticisme fait si bien le compte de certains penchants de la partie inférieure de l'homme!

Une seconde cause du succès de la critique négative, c'est qu'il est flatteur pour l'amour-propre de ne pas penser comme tout le monde et de se croire au-dessus de la foule. Les incrédules s'imaginent volontiers qu'ils ont une intelligence supérieure aux autres hommes et ils se sont toujours donné des noms qui témoignent de la haute estime qu'ils font d'eux-mêmes. Ils se sont appelés autrefois esprits forts, comme si tous ceux qui ne pensent point comme eux étaient des esprits faibles! Ils s'appellent aujourd'hui libres-penseurs, rationalistes, critiques, savants, comme si en dehors d'eux il n'existait ni liberté, ni raison, ni critique, ni science! Au fond de tout ce mouvement contre le surnaturel, qui supprime la révélation, la Bible, et souvent Dieu lui-même, il y a donc l'antique cri de révolte et d'orgueil de Lucifer dans le ciel, d'Adam dans le Paradis terrestre. Le rationaliste contemporain, c'est le nouveau Pro-

méthée qu'a fait parler Gœthe, ce poète qui, au talent et au génie, unissait les petitesesses de la vanité :

Wer rettete vom Tode mich,
Von Slaverei?
Hast du nicht alles selbst vollendet,
Heilig glühend Herz?

Qui m'a sauvé de la mort, de l'esclavage? N'est-ce pas toi, ô cœur brûlant d'une ardeur sainte, n'est-ce pas toi qui as tout fait¹?

Cette outrecuidance de l'incrédulité arrachait à Bossuet des paroles indignées :

Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées?... Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse : comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense... La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut fait qu'on croit respirer un air nouveau. On insulte aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes².

Le désir de n'être pas rangé parmi les esprits faibles et de prendre place au contraire au milieu de ces prétendues intelligences d'élite qui s'élèvent au-dessus de la multitude et dominant le vulgaire ne contribue pas peu à grossir l'armée des incroyants.

¹ *Prometheus, Werke*, édit. Baudry, t. II, 629-630.

² Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, Œuvres*, édit. Lebel, t. XVII, p. 443-446.

Une troisième cause de l'influence qu'exerce la critique négative, c'est le ton d'assurance avec laquelle elle tire ses conclusions. Ceux qui ne lisent que les ouvrages des rationalistes sont dupes de leur dogmatisme. Ils croient penser librement et ils pensent servilement ; ils acceptent le joug sous le nom d'affranchissement. Ils suivent leurs guides en aveugles et leurs guides les égarent. Les incrédules disent avec assurance, en exposant leurs propres conceptions : « la science prouve, la critique démontre, » et cette affirmation tient lieu de preuve et de démonstration. Comme si la science s'était incarnée en leur personne ! Comme si la critique n'existait pas, en dehors des hypothèses inventées par leur imagination ! Mais parce que la plupart des lecteurs sont ignorants en exégèse, qu'ils sont incapables de contrôler ce qu'on leur affirme, ils se laissent prendre à ce piège grossier. Ils croient en effet que la science et la critique ont établi sur des bases solides ce qu'on leur enseigne, et ils ne soupçonnent pas que cette science est uniquement celle de Paulus ou de Strauss, que cette critique n'est que celle de Lessing ou de M. Wellhausen, non celle des vrais savants et des vrais critiques ; ils ne savent pas que les incrédules se réfutent les uns les autres, et se contredisent réciproquement¹ ; ils ignorent que si la vérité parlait par leur bouche, la vérité consisterait à soutenir

¹ « Tel conseiller ecclésiastique qui nie l'authenticité de la Genèse, est réfuté par tel autre, qui nie l'authenticité des prophètes, observe Quinet lui-même. D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité acquise à la science, jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse celle de la veille. » *Œuvres*, t. III, p. 310.

également le pour et le contre; ils ignorent que les erreurs qu'on veut leur faire accepter reposent souvent sur la négation de Dieu, de la religion et de la morale; ils ignorent surtout que les accusations portées contre nos Livres Saints ont été souvent et victorieusement combattues par des légions de vrais savants, soit protestants, soit catholiques¹.

Du reste, quelles qu'en soient les causes, le mal existe, et il a fait de nos jours des progrès; il faut donc le combattre maintenant comme on l'a fait autrefois. S'il était nécessaire de donner des preuves de l'utilité de soutenir la lutte, et d'expliquer encore de nouveau pourquoi il est à propos de répondre aux objections contre les Saintes Écritures, il suffirait de rapporter les paroles suivantes :

La question est posée par la théologie moderne avec une précision à laquelle il est impossible d'échapper... Depuis cinquante ans, voilà l'Allemagne occupée tout entière à un sérieux examen de l'authenticité des Livres Saints du Christianisme. Ces hommes de diverses opinions, d'une science profonde et incontestable, ont étudié la lettre et l'esprit des Écritures avec une patience que rien n'a pu lasser. De cet examen est résulté un doute méthodique sur chacune des pages de la Bible. Est-il vrai que le Pentateuque est l'œuvre, non de Moïse, mais de la tradition des lévites; que le livre de Job, la fin d'Isaïe, et, pour tout résumer, la plus grande

¹ Voir de Valroger, *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique* de Tholuck, Introduction, p. xxv; E. Reuss, *Geschichte der heiligen Schriften*, p. 75, etc.

partie de l'Ancien et du Nouveau Testament sont apocryphes? Cela est-il vrai? Voilà toute la question, qui est aujourd'hui flagrante, et c'est celle dont vous ne parlez pas. Si, au siècle de Louis XIV, pareils problèmes eussent été posés, non pas isolément, obscurément, mais avec l'éclat qu'ils empruntent des universités du Nord, j'imagine que les prélats français ne se seraient pas amusés à combattre quelques vagues systèmes, mais qu'ils se seraient aussitôt attachés de toutes leurs forces au point qui met en péril les fondements mêmes de la croyance. Car enfin, dans ce combat où nous sommes spectateurs, nous voyons bien les adversaires de l'orthodoxie qui marchent sans jamais s'arrêter, profitant de chaque ruine pour en précipiter une autre : nous ne voyons pas ceux qui les réfutent... Nous ne cessons de les ramener au cercle brûlant que la science a tracé autour d'eux. C'est là qu'est le péril... Depuis que la science et le scepticisme d'un de Wette, d'un Ewald, d'un Bohlen, ont jeté le bouleversement dans la tradition canonique, qu'avez-vous fait pour relever ce qu'ils ont renversé? Depuis que les catholiques, les croyants du Nord, sont aux prises avec ce scepticisme qui menace de détruire l'arbre par la racine, quel secours leur avez-vous porté? Vous n'avez pas même entendu leurs cris de détresse!

Où sont les avertissements, les apologies savantes de nos Bossuet, de nos Fénelon, contre les Jurieu et les Spinoza de nos jours? Où est la réfutation des systèmes et des conclusions d'un Gesenius sur Isaïe, d'un Ewald sur les Psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse, d'un de Wette sur le corps entier des Écritures? Ce sont là, d'une part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et, de l'autre, de savants auteurs qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir sincère de la vérité. Il ne suffit pas de les maudire, il faut

les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis... Car l'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas : au contraire, il vous provoque depuis longtemps. Il est debout, il parle officiellement dans les chaires et les universités du Nord; et pour nous, simples laïques, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer enfin à tous ces savants hommes qui ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcèlent pas, ne vous provoquent pas en fuyant, mais qui publiquement prétendent vous ruiner à visage découvert? Répondez donc sans tarder, il le faut; répondez sans tergiverser, mais aussi sans calomnier personne, et ne vous servant que des armes loyales de la science et de l'intelligence, revenez au plus tôt là où est le péril... Entre ces adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse¹?

On défie les catholiques de répondre. Il faut donc répondre et défendre la vérité. L'histoire même des attaques est déjà, ce nous semble, une première réponse, mais nous allons maintenant en entreprendre une seconde plus directe, en prenant chaque difficulté, pour ainsi dire corps à corps, en discutant chaque objection l'une après l'autre. Le grand Apôtre qui nous a appris qu'il était nécessaire qu'il y eût des hérésies — *oportet*

¹ E. Quinet, *La controverse nouvelle. Que deviennent les Écritures?* Dans les *Œuvres complètes*, 11 in-8°, Paris, 1857, t. II, p. 331-334.

*et hæreses esse*¹, — nous a appris aussi que nous devons les combattre. L'honneur de l'Église le demande, l'intérêt de la religion l'exige. Ces luttes d'ailleurs ne sont pas stériles et sans fruit pour la cause sainte. Elles excitent au travail, elles éclaircissent les points obscurs, elles font sortir le bien du mal et elles montrent enfin une fois de plus que le Christ est toujours vainqueur de ses ennemis.

Dans une catacombe de Naples, au fond d'une niche devant laquelle, suivant la tradition, était placé un baptistère, on voit encore aujourd'hui une croix, à quatre bras égaux, peinte en rouge, avec cette inscription :

| | |
|----|----|
| IC | XC |
| NI | KA |

c'est-à-dire Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ, *Jésus-Christ est vainqueur*². Jésus-Christ triomphe en effet de la fausse sa-

¹ I Cor., I, 19.

² Kraus, *Roma sotterranea*, 1872, p. 553. — Les premiers chrétiens aimaient à rappeler cette victoire du Christ sur ses ennemis. On voit une représentation analogue à celle de Naples dans une miniature d'un manuscrit des œuvres de S. Grégoire de Nazianze, conservé à la bibliothèque nationale. Cf. Montfaucon, *Palæographia græca*, in-f°, Paris, 1708, p. 251. Sur un rocher des environs d'Antioche, on lit aussi au-dessous d'une croix : Τὸυτο νικᾷ. L. Duchesne, *Bulletin critique*, 15 décembre 1884, p. 492.

gesse humaine par la folie de la croix et il triomphera toujours. Ce qu'il avait prophétisé s'est accompli. Quand il a été élevé de terre, du haut de l'instrument de son supplice, il a attiré tout à lui et il a éclairé tous les hommes de bonne volonté. Régénérées par l'eau du baptême, nourries du sang du Calvaire, éclairées par la lumière de l'Évangile, les générations chrétiennes ont été transfigurées. Ce ne sont pas seulement les petits et les pauvres qui se sont prosternés aux pieds du Maître. Une double couronne de saints et de docteurs entoure le Divin Crucifié. Jetez les yeux sur l'admirable tableau de Raphael, la *Dispute du Saint-Sacrement*, et voyez quels sont les génies qui adorent le Verbe fait chair. Depuis les Apôtres et cette brillante floraison des Pères du iv^e siècle jusqu'à nos jours, depuis les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Eusèbe de Césarée, les Éphrem, les Basile, les Grégoire de Nazianze et de Nysse, les Chrysostome, ces brillantes lumières de l'Église orientale, depuis les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire le Grand, ces illustres docteurs de l'Église latine, que de nobles intelligences ont cru comme eux et avec eux à la vérité et à l'inspiration des Livres Saints! Les Thomas d'Aquin et les Bonaventure ont vénéré l'Évangile comme les saint Louis et les François d'Assise, les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, comme les François de Sales et les Vincent de Paul, sans parler des Dante, des Racine et des Corneille. Même dans les communions séparées, les Képler, les Newton, les Leibniz ont aimé et défendu les Livres Saints. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps; l'élite

du monde intellectuel et moral continuera à incliner respectueusement le front devant les Écritures, car le ciel et la terre passeront, mais la Parole de Dieu subsistera éternellement ¹.

¹ Matth., xxiv, 35,